



POUR elle

JADE LEE

LES FRAZIER-1

Amante ou épouse ?

AVENTURES & PASSIONS

Jade Lee

Auteur d'une trentaine de livres, passionnée par la Régence, elle s'est spécialisée dans l'écriture de romances historiques et s'est également adonnée à l'érotique et au paranormal.

Elle s'est fait connaître du public avec sa série *Tigress*, ayant pour particularité de situer son action en Chine, ce qui lui a permis de créer un univers bien à elle, empreint de multiculturalisme.

Elle a été récompensée par de nombreux prix et a reçu à deux reprises le Romantic Times. Elle écrit également sous le pseudonyme de Kathy Lyons.

Amante ou épouse ?

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Secrètes voluptés
N° 7950

JADE
LEE

LES FRAZIER – 1

Amante ou épouse ?

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Catherine Berthet*





Vous souhaitez être informé en avant-première
de nos programmes, nos coups de cœur ou encore
de l'actualité de notre site *J'ai lu pour elle* ?

Abonnez-vous à notre *Newsletter* en vous connectant
sur www.jailu.com

Retrouvez-nous également sur Facebook
pour avoir des informations exclusives :
www.facebook/pages/aventures-et-passions
et sur le profil *J'ai lu pour elle*.

Titre original

WICKED SURRENDER

Éditeur original

The Berkley Publishing Group,
published by the Penguin Group (USA) Inc., New York

© Katherine Ann Grill, 2010

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2013

1

— Il n'est pas là...

Sheherazade Martin prononça les mots à voix haute, comme pour s'exhorter à cesser de chercher du regard celui qu'elle n'avait pas envie de voir. Il ne se trouvait pas dans la foule qui se pressait à l'intérieur du théâtre, et de toute façon, cet homme ne l'intéressait pas. Elle priait même chaque soir pour qu'il cesse de l'importuner, mais certains désirs étaient trop puissants pour être refoulés. Tout cela n'avait pas de sens. Pourquoi diable lui plaisait-il autant ?

Ce n'était qu'un noble cherchant à satisfaire un caprice passager. Elle était actrice et aucun aristocrate ne daignerait l'épouser, en dépit de toutes les promesses chuchotées dans l'intimité. En outre, son propre désir n'était que le signe d'une envie plus profonde. Certes, lord Blackstone l'attirait, mais elle voulait aussi... autre chose. Quelque chose d'insaisissable.

Le mot *amour* lui traversa l'esprit, mais elle chassa impitoyablement cette idée. L'amour, ce n'était pas pour les femmes comme elle. Son but était de se marier, mais même cela serait impossible avec lui. Il valait donc mieux qu'elle cesse de chercher lord Blackstone et qu'elle se concentre sur sa tâche. Elle se tourna vers le

foyer des acteurs, d'un mouvement si vif que ses jupes effleurèrent les flammes.

— Enlève donc cette lampe ! ordonna-t-elle au nouveau machiniste, en désignant la lanterne posée sur le sol.

Le *Théâtre de la Taverne* était minuscule, et ne pouvait contenir qu'une cinquantaine de personnes debout. Une simple imprudence, et le bâtiment s'enflammerait du sol au plafond avant même qu'elle ait eu le temps de donner l'alerte.

— Tu veux être brûlé vif ?

— Ouais, marmonna avec insolence le garçon, âgé tout au plus de dix ans.

Il ne fit pas mine de bouger. Allongé sur le sol, il avait l'œil collé au trou du souffleur. Soudain, un jeune homme apparut et l'agrippa par-derrière.

— Oh, arrête, Seth ! s'écria le garçon en serrant les poings.

Sans un mot, Seth désigna la lanterne. Bien que muet, il régnait avec efficacité sur la petite troupe de gamins, secondé par Joey, l'aîné de ses recrues.

— C'est lady Sher qui t'a parlé, crétin ! aboya Joey, surgissant de derrière le rideau. Fais ce qu'elle ordonne, et vite. Sinon tu vas crécher ailleurs, ajouta-t-il en désignant la porte d'un geste du menton.

La tension était à son comble. Le gamin sembla hésiter un instant entre se rebiffer et s'enfuir. La première semaine, ces gosses étaient toujours imprévisibles. Mais il considéra la silhouette massive de Seth et changea d'avis. Il se pencha et saisit la lanterne en serrant la poignée à la briser. Seth bondit sur lui, le prit par l'oreille et le traîna jusqu'à la porte. Le garçon se débattit, mais Sher se détourna. Elle préférait ne pas savoir comment Seth parvenait à se faire obéir. L'essentiel, c'était que ça fonctionnait, et que ça valait bien mieux pour ces gosses que ce qui les attendait à l'extérieur.

De plus, elle était en retard et n'avait pas le temps de discuter.

— Merci de ton aide, Joey, lança-t-elle en se dirigeant vers le foyer.

Le visage du garçon s'illumina.

— Oui, m'dame ! Je vais tout ranger, juste comme vous voulez.

— Tu es un bon garçon, ajouta-t-elle en franchissant un rideau pour passer dans le corridor.

Celui-ci était sombre et étroit, mais elle le connaissait par cœur et s'y engagea sans la moindre appréhension.

Elle était en train de rassembler ses idées quand un bras s'abattit sur le sien, la repoussant violemment sur le côté. Puis on la fit pivoter et elle se retrouva face à son assaillant. Celui-ci donnait l'impression d'être grand. Une main large, une haute stature, un lourd manteau qui les enveloppa tous deux. Elle se trouva soudain le dos au mur, évitant de justesse de se cogner la tête contre une échelle. Le corps viril se pressa contre le sien, mais le visage de l'homme demeura caché.

Elle serra les poings et sentit ses muscles se crispier. Elle avait beau être légère, elle savait se battre. Si elle criait, Seth et les garçons seraient près d'elle en un instant. Personne n'oserait agresser lady Sher chez elle.

— Vous êtes en retard, dit l'homme d'une voix qui la fit frissonner.

C'était *lui*. Celui qui la caressait chaque soir avec tant d'audace. Dans la réalité, pour commencer, puis ensuite dans ses rêves les plus fous. Le désir et la peur se mêlèrent soudain en elle et il lui fallut un moment pour se ressaisir et souffler.

Elle leva la tête vers lui, mais il avait posé le bras contre le mur et les pans du manteau dissimulaient ses traits. Il était dans l'ombre, cependant elle connaissait tous les angles de son visage viril et bien sculpté. Ses jambes écartées la retenaient prisonnière, elle sentait

son ventre plat contre le sien, et toute l'ardeur de son désir. Et surtout, elle percevait son souffle mentholé. Dans un monde où les hommes sentaient généralement la bière et la sueur, la menthe était un parfum élégant et raffiné.

Cependant elle avait des choses à faire, une réputation à maintenir, et elle le repoussa.

— Je suis attendue dans le foyer.

Il recula de son propre gré. Elle aurait été bien incapable de le faire bouger, s'il avait insisté. Mais c'était un gentleman, il se comportait donc comme tel. Sher réprima un soupir de regret en songeant que leurs corps n'étaient séparés que par quelques centimètres.

— Que se passe-t-il ? voulut-il savoir. Vous avez l'air triste.

La remarque lui coupa le souffle. Comment pouvait-il lire en elle aussi aisément ?

— Hé là, monsieur, il n'y a pas...

Il lui saisit le menton, d'un geste si vif qu'elle étouffa un cri.

— Ne mentez pas, lady Sher.

Elle ne put articuler un mot.

— Dites-moi, chuchota-t-il, les lèvres contre son cou.

Elle frissonna. Seigneur, il la tenait à sa merci ! Quand il se mit à lui taquiner l'oreille du bout de la langue, elle fut sur le point de céder en demandant grâce.

Mais elle n'en fit rien. C'était impossible. Fille d'actrice, elle avait appris très tôt à n'accorder sa confiance à personne. Et surtout pas à un homme.

— Je suis fatiguée, c'est tout. Delilah a la migraine, ce qui la rend toujours imprévisible, et Seth a surpris un des garçons en train de faire les poches du personnel. Le gamin a été renvoyé, et vous imaginez ce que sera sa vie, à présent. Cela m'attriste.

Il ne répondit pas, trop occupé à lui embrasser les épaules, juste au-dessus du fichu qui recouvrait sa sage

robe brune. Mais elle savait qu'il l'avait entendue. Cet homme-là faisait usage de tous ses sens. Il percevait sans doute les battements rapides de son cœur, son souffle court, la faiblesse qui lui coupait les jambes. De son côté, bien qu'elle ne puisse le voir, elle connaissait ses traits durs, ses yeux sombres. En dehors de sa haute taille qui le distinguait des autres hommes, son physique n'avait rien d'exceptionnel. Mais il avait de la *présence*. Quand il la regardait, elle avait l'impression qu'il lisait dans ses pensées. Et il apprenait des choses qu'elle aurait préféré lui cacher. Par exemple, il savait lorsqu'elle mentait sur son humeur...

Il recula juste assez pour être à la hauteur de ses lèvres et ses jambes se resserrèrent imperceptiblement sur les siennes.

— Je n'aime pas, quand vous mentez. Oubliez vos soucis et couchez avec moi. Ensemble, nous...

— Nous oublierons aussi les mensonges ?

Il rit doucement, et elle sentit son corps vibrer contre elle. Comme un autre rire, plus rauque, lui parvenait du foyer, elle revint soudain à la réalité et s'obligea à le repousser. On avait besoin d'elle. La présence de lady Sher avait un effet apaisant sur la clientèle.

— Je dois y aller, dit-elle, en posant les mains sur le torse de l'homme pour le faire reculer.

Il ne broncha pas. De fait, il pesa même plus lourdement contre elle.

— Dites-moi ce qui vous attriste.

— Je vous l'ai déjà dit.

— C'est faux, vous m'avez menti.

— Ne croyez pas que...

Elle ne put aller plus loin. Ses lèvres prirent les siennes. Sans brutalité, mais sans douceur excessive non plus.

Elle ne voulait pas l'embrasser, ne voulait pas sentir la chaleur de son corps. Cependant, presque en dépit de

sa volonté, elle le reçut dans la chaleur de sa bouche. Certes, elle n'était pas vierge, mais elle n'était pas pour autant une femme facile. Dans son théâtre, elle se devait de donner une impression de pureté.

Mais il se souciait peu de ces artifices. Il ne fit que l'embrasser et la caresser, mais elle sentit la tête lui tourner de plaisir. Il ne pressa même pas les hanches contre les siennes pour lui faire éprouver son désir. Elle n'avait pas besoin de cela pour prendre conscience de leur attirance réciproque. En à peine plus d'un mois, il lui était devenu indispensable. Cet homme représentait la lumière dans sa vie trop grise et triste.

Quand il interrompit leur baiser, elle ne put réprimer une moue de regret. Malgré l'obscurité, elle vit l'éclat de ses dents blanches lorsqu'il sourit.

— Je dois m'en aller, dit-elle d'un ton sec. Ce n'est pas le soir idéal pour laisser Delilah seule. Elle risque de se faire des ennemis.

— Dites-moi ce qui s'est passé. Je pourrai peut-être vous aider.

Elle aurait pu tout lui expliquer à ce moment-là, lui faire part de son inquiétude. Mais elle aurait eu de la peine à exprimer ce qu'elle avait elle-même du mal à comprendre. Elle secoua la tête en signe de refus.

— Il en faut plus pour gagner ma confiance, lord Blackstone.

— Je peux faire plus, répondit-il d'une voix sensuelle. Je...

— Non. J'y vais.

Il fit un pas en arrière, mais avant qu'elle ait pu s'esquiver, il lui agrippa la main. Il portait des gants, comme de coutume.

— Je viendrai vous retrouver ce soir, chuchota-t-il. Je vous réconforterai.

— Je suis trop fatiguée.

Il eut un éclatant sourire de petit garçon.

— Je vous réveillerai.

Comme elle aurait aimé accepter ! Elle brûlait de lui appartenir, mais il n'était pas question de s'aventurer de nouveau sur ce chemin. À seize ans déjà, elle avait cru aux mensonges d'un homme. Forte de cette expérience, et aussi de l'exemple de douzaines d'actrices, elle savait que les hommes qui venaient au *Théâtre de la Taverne* offraient de doux baisers et de jolis mensonges. Une route qui ne menait nulle part. La seule façon d'échapper à son sort, pour une femme comme elle, c'était un anneau de mariage. Et ce n'était pas ce que lord Blackstone avait à lui offrir.

Alors, elle répondit :

— Non, monsieur.

Il s'inclina, avec toutefois un brin de moquerie dans le regard, le genre de regard qu'avaient tous les nobles avec les actrices qu'ils mettaient dans leur lit.

— Si, lady Sher. Ce soir...

Elle s'éloigna à regret, l'oreille tendue, dans l'espoir d'entendre le bruit de ses pas derrière elle. Mais le brouhaha émanant du foyer recouvrait tout. Elle ouvrit la porte avec sa discrétion coutumière et se glissa dans la salle.

Delilah fut la première à l'apercevoir, et un mélange de soulagement et d'irritation parut dans ses yeux. Sher était en retard. L'actrice vedette aimait les flatteries que dispensaient ses admirateurs, mais parfois leurs compliments devenaient pesants. Même à distance, Sher vit que son sourire et ses gestes étaient contraints. Par chance, elle ne semblait avoir encore insulté personne. Elle trônait comme une reine, dans le seul fauteuil confortable de la petite salle.

Trois autres actrices saluèrent son entrée d'un battement de paupières, ou d'un léger signe de tête. Elles tenaient elles aussi leur cour, mais s'arrangèrent pour que leurs admirateurs sachent que lady Sher se trouvait

là. Tant que la « dame » propriétaire des lieux était présente, elles pouvaient maintenir l'illusion qu'elles étaient chaperonnées et appartenaient à une catégorie supérieure d'actrices. C'était un mensonge, bien entendu, mais cela attirait une meilleure clientèle, et profitait à tout le monde.

Sher s'avança dans la pièce exiguë avec autant de grâce que possible. Il n'y avait pas plus d'une douzaine de clients ce soir, et l'atmosphère était respirable. Cependant, Sher se souciait par-dessus tout des livres de comptes. Le bar proposait d'excellents cognacs et des vins à des prix élevés. Plus la foule était dense, plus les clients buvaient en attendant de pouvoir approcher Delilah.

Sher inspecta l'assemblée, gravant comme chaque soir les visages dans sa mémoire. Elle vit certains hommes qu'elle aimait bien. Parmi eux se trouvait M. Frazier, en train de jouer dans un coin avec Polly, le petit chien d'Annette. Il avait un don avec les animaux, et c'était une des raisons pour lesquelles il lui plaisait. Il leva les yeux quand elle passa devant lui et lui sourit gentiment. Bien que ne pouvant s'arrêter pour lui parler, elle lui rendit son sourire. Au même instant, une main moite saisit la sienne avec force. Elle se hérissa, mais parvint à contenir son irritation. La maîtresse des lieux elle-même ne pouvait éviter ce genre de familiarités.

— Lady Sher ! Lady Sher ! Dites-lui qu'elle doit me donner un baiser ! s'exclama M. Babbott, blême et les traits tendus.

— Un ruban ! lança M. Phipps. J'exige d'avoir un ruban de ses cheveux !

Lady Sher retira délicatement sa main et demanda du thé. M. Babbott n'aimait pas la bière et le cognac était trop cher pour lui.

— Oh, non, chuchota-t-il à Nell, la serveuse. J'ai quelques arriérés ce mois-ci, et je n'ai même pas les moyens de m'offrir du thé.

Sher le savait fort bien, mais en revanche Babbott avait d'autres services à proposer.

— Je vous l'offre, monsieur Babbott, lui susurra-t-elle à l'oreille. À condition que vous encouragiez vos jeunes amis à partir tôt. Je crains que Delilah n'ait la migraine.

Le regard de M. Babbott se posa sur la vedette du théâtre et ses yeux s'embruèrent.

— Bien sûr, dit-il, je le ferai. Mais vous lui direz que c'est pour elle que je vous rends ce service, n'est-ce pas ?

Sher réprima un soupir. Le pauvre homme n'avait aucune chance de conquérir Delilah, mais naturellement il ne s'en rendait pas compte. Dans un élan inhabituel de générosité, elle commanda aussi un petit pain pour lui.

— Un cadeau de ma part, expliqua-t-elle quand la collation arriva. Pour que vous sachiez à quel point on vous apprécie.

Les yeux de M. Babbott s'embruèrent une nouvelle fois.

— Vous êtes une vraie dame, dit-il en mordant avec avidité dans le pain.

Visiblement, son dernier repas n'était qu'un lointain souvenir.

Sher lui tapota la main et s'écarta, en proie à un désespoir grandissant. Quoi qu'on en dise, elle n'était pas une vraie dame. Elle n'était pas un chaperon, ni une actrice, elle faisait simplement partie de ce théâtre. Elle était née ici même. Vingt-cinq ans auparavant, sa mère avait régné à la place de Delilah. Au fil des ans, Sher avait joué différents rôles. Tout d'abord celui du petit enfant Jésus, déambulant dans la foule, tirant sur les perruques des acteurs et empochant de la menue

monnaie. Plus tard, elle s'était essayée à la comédie. Elle avait chanté, dansé, joué du luth, cherchant sa place dans le seul foyer qu'elle ait jamais connu.

Mais il lui manquait le talent. Elle ne serait jamais une actrice de premier plan, ne deviendrait pas une chanteuse remarquée de la troupe. Elle avait pourtant fait tout son possible pour prendre la place de star du théâtre, surtout après la mort de sa sœur Cléopâtre. Malheureusement, elle était loin d'avoir la voix de rossignol de sa mère et de sa sœur. Aussi avait-elle fini par se rendre utile d'une autre façon. Sher dirigeait l'établissement, supervisait les costumes et gérait l'argent. Elle occupait une fonction dans le théâtre, mais ne faisait pas partie de la troupe d'acteurs – pas plus qu'elle n'était une vraie dame.

Quand il eut fini son thé et son petit pain, M. Babbott se mit à humer l'air avec ostentation.

— Mon Dieu, mon Dieu, lança-t-il à haute voix, quelle drôle d'odeur ! Cela sent le renfermé, ajouta-t-il en fixant d'un air accusateur M. George Hale, qui était affligé de problèmes de flatulences.

L'homme s'empourpra et voulut protester de son innocence, mais c'était trop tard. Les moqueries fusèrent. Cela donna à Delilah l'occasion de s'éclipser en prétextant une soudaine fatigue. Une fois la vedette de la soirée disparue, les autres ne tardèrent pas à quitter la salle.

Sher continua de jouer gracieusement les hôtes. Elle bavarda en flirtant avec la clientèle, et ne tarda pas à voir Seth lui adresser un signe de connivence. Il se chargeait de veiller sur les filles encore présentes. La plupart avaient fait leur choix pour la soirée et ne tarderaient pas à s'éclipser à l'étage, ou bien dans la pension voisine, avec leur compagnon d'une nuit.

Tout se passait comme prévu, et Sher était libre de vaquer à ses affaires. Elle pivota sur elle-même pour

sortir, et comprit aussitôt qu'elle n'y parviendrait pas. Kit était encore là et s'entretenait avec Annette, attendant le moment où Sher serait libre. C'était un homme charmant et aimable, avec ses cheveux blonds et son visage piqueté de taches de rousseur. Maintenant que la foule s'était éclaircie, il se dirigea vers elle.

— Monsieur Frazier, quel plaisir de vous voir ce soir !

Ce n'était pas un mensonge, elle aimait vraiment beaucoup cet homme. En outre, il était l'un de leurs meilleurs clients, aussi oublia-t-elle sa fatigue afin de bavarder un peu avec lui.

— Avez-vous aimé la nouvelle scène avec le chien ?

— Kit, répondit-il, ignorant sa question. Je vous ai déjà dit de m'appeler Kit.

— Ah, mais vous savez bien que ça ne serait pas convenable !

— Je vous en prie, Sheherazade, y aurait-il un lieu où nous pourrions parler tranquillement ?

Elle songea au corridor qui séparait la scène du foyer. Il était sombre et c'était l'endroit le plus discret de tout le théâtre, pendant les quelques minutes où les garçons de Seth étaient occupés sur la scène et les actrices dans le foyer. Mais ces quelques minutes étaient écoulées.

— Monsieur Frazier...

— Oh, flûte ! s'écria Annette, de l'autre côté de la salle. J'ai encore oublié ma perruque. Venez, mes chéries, vous m'aidez à me poudrer.

Sher leva les yeux, étourdie, tandis qu'Annette jetait un regard impérieux aux deux actrices restées dans le foyer. En quelques secondes, tout le monde fut sorti. L'une d'elles emmena même le chien. Seth leur tint la porte ouverte, puis se tourna légèrement vers Sher avant de sortir en refermant sans bruit la porte derrière lui.

En un instant, la jeune femme se retrouva seule dans le foyer avec M. Frazier.

— Je ne comprends pas, murmura-t-elle.

Vraiment, elle ne comprenait pas. M. Frazier était le quatrième fils d'une famille d'aristocrates. Il était jeune et parfois impulsif, mais il promettait de devenir un homme sérieux. Il n'était pas enclin à prendre des maîtresses, et pas assez fortuné pour avoir soudoyé les actrices afin qu'elles le laissent en tête à tête avec elle. Que se passait-il donc ?

Perplexe, elle se tourna vers son compagnon et poussa un petit cri en le découvrant un genou en terre.

— Oh, je vous en prie, n'ayez pas peur ! s'exclama-t-il. Ceci doit être un moment de joie, du moins je l'espère.

Il lui prit la main.

— Monsieur Frazier...

— Je voudrais vous demander... vous supplier. Je vous en prie, ma douce Sheherazade, me ferez-vous l'immense honneur de devenir ma femme ?

Sher sentit sa gorge se nouer. Sa peau était moite. Comment une chose pareille pouvait-elle se produire ? Pourquoi n'avait-elle rien vu venir ? La brume grise qui l'enveloppait et l'engourdisait depuis près d'un mois s'épaissit. C'est à peine si elle entendit la demande en mariage de M. Frazier. Dans ce silence cotonneux, son esprit fut traversé par des rêves fous.

Elle se vit telle une dame, vêtue d'une robe dont les coutures n'auraient pas besoin d'être renforcées pour résister aux assauts des messieurs. Elle imagina la cérémonie de mariage, dans une église où les paroissiens ne parlaient pas l'argot londonien et où les femmes n'arbo-raient pas de décolletés indécents. Elle vit sa maison dans un village, avec de l'herbe verte et des oiseaux qui n'étaient pas des pigeons. Elle se représenta toute sa vie telle qu'elle pourrait être si elle devenait une femme respectable. Et par-dessus tout, elle vit ses enfants, en bonne santé, surveillés par un médecin. Elle avait perdu sa mère, sa sœur, et d'innombrables amies, uniquement parce que le médecin les faisait passer en dernier sur sa liste de patients. Les gens respectables étaient toujours soignés en priorité, et obtenaient les meilleurs remèdes. Elle n'aurait jamais, jamais,

d'enfants, sans être certaine qu'ils disposeraient des meilleurs soins possibles. Pour cela, il fallait qu'ils appartiennent à une famille respectable...

Les doigts de M. Frazier se resserrèrent sur les siens, la ramenant à la réalité.

— Dites quelque chose, Sher. Je vous en prie.

Elle ouvrit la bouche, sans même savoir ce qu'elle allait répondre.

— Votre mère ne permettra jamais ce mariage, déclara-t-elle tout à trac.

Elle écarquilla aussitôt les yeux, elle-même choquée par cette affirmation. Ce n'était pas ce qu'elle aurait dû dire. Le visage de Frazier s'empourpra.

— Je suis un homme adulte, rétorqua-t-il d'un ton de défi.

— Bien sûr, concéda-t-elle, apaisante. Vous me prenez tellement de court que je dis n'importe quoi.

— Dites oui, tout simplement.

Elle ferma les yeux. Pourquoi fallait-il qu'elle se mette à transpirer dans un pareil instant ?

— Je n'arrive pas à réfléchir, chuchota-t-elle. Il fait très chaud ici, vous ne trouvez pas ?

— Je vais vous chercher une chaise, répondit-il en faisant mine de se lever.

Ce faisant, il tira légèrement sur la main de la jeune femme et se redressa. Il était très agile. Puis il l'escorta jusqu'à un vieux fauteuil, près du mur. Elle le suivit, essayant de voir plus clair dans la foule de rêves qui se bousculaient dans son esprit. Mais elle n'en eut pas le temps et se retrouva assise, Frazier une fois de plus agenouillé devant elle.

— Sheherazade, je sais que vous êtes une femme de logique. Aussi, peut-être devrais-je commencer par vous convaincre...

— Vous êtes amoureux, dit-elle avec douceur.

Il dut percevoir son manque d'enthousiasme, car il lui serra plus fort la main.

— Absolument, ma chère Sheherazade, je vous aime.

Elle frissonna en l'entendant prononcer son nom. Pour tout le monde ici, elle était lady Sher. Seul Pappy l'avait appelée par son nom complet, mais il avait quitté ce monde depuis des années.

— J'espérais que vous éprouviez quelque sentiment pour moi.

— Mais bien sûr ! répondit-elle machinalement. Je vous ai aimé tout de suite, la première fois que je vous ai vu.

Il était un peu comme les chiots qu'élevait Annette, qui faisaient des cabrioles et mâchonnaient tout ce qu'ils trouvaient. Frazier ne mâchonnait rien, mais il semblait explorer le monde avec la même curiosité enthousiaste que ces petites créatures. Elle se rappelait très bien sa première rencontre avec lui, quelques années auparavant. Il était littéralement tombé à ses pieds, alors qu'il se dirigeait vers le bar, les yeux fixés sur Delilah. Il avait roulé au sol dans une cabriole, au grand amusement de toute l'assistance. Cela lui avait paru si drôle qu'il avait aussitôt proposé une tournée générale de bière, afin de ne pas être le seul à s'enivrer.

Il était si adorable qu'elle s'était penchée pour lui caresser le menton. Bien sûr, qu'elle l'aimait. Tout le monde aimait Kit.

— Je sais bien que mon amour ne vous suffit pas, reprit ce dernier. Mais j'ai longuement réfléchi, et je suis arrivé à la conclusion que notre union s'imposait.

— Non, Kit. Vous êtes noble, et je ne suis qu'une actrice. De plus, je suis plus âgée que vous.

— Vous m'avez appelé Kit ! s'exclama-t-il, radieux. Cela signifie qu'au fond de votre cœur, vous connaissez la vérité. Votre cœur veut que vous répondiez oui !

Elle n'essaya pas de discuter, elle n'en avait pas le courage. Maudit gamin, qui faisait miroiter sous ses yeux un rêve impossible... Ne comprenait-il pas à quel point ceci était douloureux pour elle ?

Son silence dut lui paraître encourageant, car il enchaîna :

— Pour commencer, vous n'êtes pas plus vieille que moi, ma chère. Nous avons exactement le même âge.

Vraiment ? Il lui paraissait pourtant beaucoup plus jeune.

— Ensuite, je ne suis que le quatrième fils d'une longue et obscure lignée d'aristocrates. Alors que vous, vous comptez des nobles dans les deux branches de votre famille.

— Ma mère était actrice, et mon père... Eh bien, je suis une bâtarde, et vous le savez fort bien, marmonna-t-elle en détournant les yeux.

— Nous dirons que vous êtes la fille bâtarde d'un duc, et vous deviendrez la coqueluche de la bonne société. C'est bien plus intéressant que...

— On ne se marie pas avec quelqu'un parce que c'est « intéressant », Kit. Ce n'est pas dans la logique des choses.

— C'est la deuxième fois que vous m'appellez Kit. À la troisième, nous serons officiellement fiancés.

— Monsieur Frazier...

— Non, non, vous ne m'avez pas encore entendu jusqu'au bout. Pardonnez-moi, mais j'ai très mal au genou, ajouta-t-il en grimaçant.

Il roula sur le côté et agrippa un banc qu'il tira vers lui en le faisant glisser sur le sol. En quelques secondes, il fut assis face à elle et lui reprit les mains. Elle ne résista pas, sachant qu'il insisterait si elle tentait de se dérober.

— Où en étais-je ? Ah oui, la logique... Je ne suis pas très bon dans ce domaine, et c'est justement un autre de

mes arguments. J'en suis au quatrième, ou au cinquième ?

— Au troisième.

— Ah, oui ! Vous voyez, vous comptez mieux que moi.

— Vraiment, ce n'est pas...

Il lui lâcha la main pour passer la sienne dans ses cheveux, un geste qui lui donnait beaucoup d'allure. Quel charme il avait !

— Je dois vous confesser une chose très importante.

Sher fit la moue. Ce genre d'annonce n'augurait jamais rien de bon.

— Je n'ai jamais été un élève très studieux. Je n'aime pas les chiffres et n'éprouve aucun intérêt pour le latin.

— Vous êtes pourtant quelqu'un de très intelligent, monsieur Frazier.

— Ah, nous voici revenus à « Monsieur Frazier ». Vous mentez, je ne suis pas très intelligent. Je ne ferai donc pas progresser la science, je ne retournerai pas faire des études, et je n'ai aucun désir de tomber sous les balles des Espagnols ou des Français. Donc, la carrière militaire est hors de question.

— Vous préférez épouser une actrice ? suggéra-t-elle en riant.

L'expression de M. Frazier se fit grave, ce qui était rare, chez lui.

— Je suis le quatrième de ma fratrie, pratiquement sans fortune. Aucune jeune fille de l'aristocratie ne voudra de moi.

— Vous ne pouvez pas dire cela...

— Et si l'une d'entre elles me voulait, je ne la voudrais pas. Elles sont encore plus stupides que moi, Sheherazade. Y a-t-il rien de plus désastreux pour un mariage ?

Sher garda le silence. N'approchant que les hommes, elle ne connaissait pas les jeunes dames de la bonne société.

— Vous pouvez tout de même faire un bon mariage, monsieur Frazier.

— Vous voyez, vous recommencez à m'appeler « monsieur » ! Cela signifie que vous mentez encore une fois. Je dois épouser une femme intelligente, et vous êtes la seule que je connaisse. Une femme qui m'aidera à gérer mes finances. Avec ma respectabilité et votre habileté, nous vivrons comme des nababs !

Sher ne put s'empêcher de rire. Sa prédiction était ridicule, cependant peu d'hommes soupçonnaient ses talents de gestionnaire. L'argent était un domaine dans lequel elle excellait.

— Vous riez ! s'exclama-t-il, aux anges. Je fais des progrès !

— Mais le rire n'est pas une base sur laquelle fonder un mariage, précisa-t-elle avec douceur. Je peux vous aider sans pour cela vous épouser.

Elle lui présenterait des honoraires pour ses conseils, naturellement.

— Vous oubliez tout le reste. Une alliance vous donnera la respectabilité que vous n'avez jamais eue. En échange, j'aurai la fortune que vous possédez déjà...

— Ce n'est pas un grand avantage pour vous, dit-elle, n'hésitant pas à mentir.

— Mais vous pourriez vivre ailleurs, avec moi. Nous aurons des enfants, de charmants garçons et des filles très intelligentes. Vous seriez une épouse fidèle, n'est-ce pas ? demanda-t-il en se penchant vers elle avec un regard d'avertissement.

— Bien sûr !

— Je connais tellement de maris trompés avant même une année de mariage. Vous ne feriez pas cela. Et je vous serai reconnaissant chaque jour pour votre

savoir-faire en matière de finances. Vous avez un pourcentage sur les bénéfiques, ici, n'est-ce pas ?

Sher détourna les yeux. C'était exact, mais elle n'aimait pas l'avouer. Les vraies dames ne parlaient jamais d'argent, or elle tenait à passer pour l'une d'elles.

— Notre mariage serait logique, Sheherazade. J'ai besoin de votre intelligence, et vous de ma respectabilité... et aussi de mon humeur joyeuse.

Il lui tapota les lèvres du bout du doigt.

— Vous êtes trop sérieuse, et je vous fais rire.

Elle écarquilla les yeux en sentant les larmes perler sous ses paupières. Elle pleurait ! Mais pourquoi ? Il se trompait, elle n'était pas trop sérieuse. Elle vivait entourée d'acteurs qui faisaient les pitres ! Cependant, l'émotion la tenaillait. Pourquoi ne pouvait-elle se contenter de la vie qu'elle s'était construite ici, avec la troupe de la *Taverne* ?

Ses pensées la ramenèrent vers le corridor sombre, et le baiser ardent qui l'avait embrasée.

— Et votre...

Elle s'interrompit avant de prononcer le mot cousin.

— Votre famille et vos amis ? reprit-elle posément. Ils se moqueront et diront que vous faites une mésalliance.

— Ce qui signifie qu'ils n'ont pas de sens logique, n'est-ce pas ? Je serai un bon mari. Je ne vous ferai jamais de mal, et à vos enfants non plus. Vous de votre côté, vous ferez en sorte que l'argent soit dépensé à bon escient. Et il y a encore une chose...

Elle déglutit, crispée. Cela n'arriverait jamais. Aux yeux du monde, elle occupait la place la plus basse dans la société. Elle n'était même pas une actrice connue, juste quelqu'un qui œuvrait en coulisses. Kit ne serait jamais autorisé à l'épouser. Il ne franchirait pas ce pas.

Et pourtant, comme elle aurait souhaité que ce soit possible. Un mariage authentique, honnête, légitime.

Avec le fils d'un pair du royaume ! Elle mènerait une vie respectable, sa progéniture serait protégée des dangers menaçant les enfants nés hors mariage. Elle sentit son cœur se serrer.

— Je vous aime, Sheherazade. Et vous avez dit que vous m'aimiez aussi. Que pouvons-nous rêver de mieux ?

Elle secoua la tête, la gorge nouée.

— Votre famille ne le permettra jamais. Songez à leur réaction. Pourriez-vous vivre exclu de la bonne société ?

— Nous n'en arriverons pas là.

— Oh, si ! protesta-t-elle en soupirant.

— Vous oubliez quelque chose, ma belle.

Il prit son poing crispé, le porta à ses lèvres et l'embrassa tendrement.

— Ne prononcez plus le mot amour, dit-elle, cela ne nous mènera nulle part.

Il haussa les sourcils, mais enchaîna :

— Vous avez oublié l'argent. Nous serons riches comme Crésus, et cela résoudra les autres problèmes. C'est ainsi.

— L'argent ne peut pas tout acheter. Votre famille vous reniera. Ils ne voudront jamais reconnaître vos enfants comme faisant partie des leurs.

À cette pensée, elle eut le cœur déchiré.

— Nous n'aurons pas besoin d'eux, riposta Frazier en se laissant de nouveau glisser sur un genou.

Il lui embrassa la main encore une fois et posa sur elle un regard suppliant qui la fit fondre.

— Je vous en prie, Sheherazade, me ferez-vous l'immense honneur de devenir ma femme ?

Pouvait-elle le faire ? Pourrait-elle vivre loin de la troupe d'acteurs et de la *Taverne* ? En n'étant ni tout à fait respectable ni tout à fait déchue ? Pourrait-elle être une bonne épouse pour cet homme jeune, mais

généreux ? Naturellement. Elle aurait une bien meilleure vie que celle qu'elle menait aujourd'hui.

Mais lui ne le pourrait pas. Il n'irait pas jusqu'au bout. Le monde lui aurait ouvert les yeux bien avant qu'ils n'aient atteint l'autel. Pourtant, elle avait envie d'accepter. Il lui offrait ce dont elle rêvait depuis toujours.

— Ce sera dur, Kit. Encore plus que vous ne l'imaginez.

Il sourit et elle décela dans son regard une force qu'elle ne s'attendait pas à y trouver.

— L'amour surmontera tous les obstacles. Vous m'aidez, Sheherazade. Et je vous soutiendrai. Je le jure.

— Dans ce cas, c'est oui, Kit. Je veux bien vous épouser.

Plusieurs heures s'écoulèrent avant que Sher puisse retrouver son lit. La moitié de la troupe avait écouté à la porte, aussi quand elle finit par accepter, entrèrent-ils dans le foyer avec des cris de joie. On servit du champagne, et le meilleur cognac de la maison, celui qui n'était pas coupé d'eau. Sher parvint à attraper un petit pain avant qu'ils ne soient tous engloutis. En fait, elle fit son possible pour que la fête demeure modeste. Elle ne voulait pas que le bruit de ses fiançailles se répande tout de suite, et elle en avisa ses amis, tout en sachant qu'ils ne parviendraient pas à tenir leur langue. Personne n'aimait autant que les acteurs raconter des histoires. Et le mariage de l'une d'entre eux avec le fils d'un pair était une nouvelle de premier ordre ! Certains cependant comprenaient son inquiétude. Ils savaient que Kit allait devoir affronter la fureur de sa famille.

En réalité, Sher apprécia chaque instant de la petite fête. Chaque fois que son humeur menaçait de

s'assombrir, Kit avait un geste d'apaisement, ou un sourire. C'était vraiment un homme adorable. Elle n'osait plus songer à lui comme à un jeune garçon, il était adulte désormais. Du moins, elle l'espérait.

Elle était à bout de forces quand elle regagna enfin sa chambre. Sher était seule à s'être installée au dernier étage, et elle appréciait l'intimité dont elle jouissait. L'étage intermédiaire était réservé aux décors et costumes, et les quatre chambres étaient occupées par des couples différents toutes les nuits. En dessous se trouvaient la salle et la scène, ainsi que le foyer décoré dans les tons bruns afin de rehausser la beauté diaphane de Delilah.

Sher n'avait pas encore mis la clé dans la serrure quand elle entendit son pas derrière elle. Elle tourbillonna sur elle-même, la lampe serrée dans son poing. C'était lui, le vicomte de Blackstone, le cousin germain de son fiancé... Il l'avait prévenue qu'il viendrait ce soir, et il tenait sa promesse bien qu'elle lui ait opposé un refus.

Il demeura dans l'ombre, et elle ne put voir ses yeux. Mais un muscle tressautait sur sa mâchoire couverte d'une courte barbe. Il était en colère. Elle n'en fut pas fâchée. Après tout, il l'avait lui-même mise en colère assez souvent.

Ils demeurèrent un moment cloués sur place. Il se tenait en dehors du cercle de lumière projeté par la lanterne, silencieux et immobile. Sher chercha quelque chose à dire, mais ne trouva rien. Finalement, elle se tourna vers la porte en soupirant. Il pouvait bien continuer de bouder toute la nuit, elle avait sommeil ! Mais il parla avant qu'elle ait pu faire tourner la clé.

— Vous avez accepté sa demande.

Elle soupira de nouveau, soudain envahie par une vague de désespoir. Au milieu des cris de joie, elle s'était accrochée à l'illusion du bonheur, mais à présent elle

sentait le mirage se dissiper. Toutefois, plus vite elle aurait dit la vérité, plus vite elle pourrait gagner son lit et pleurer. Néanmoins, les mots étaient difficiles à prononcer.

— Sher ?

— N'ayez crainte. Cela ne tiendra pas. Nous devons dîner demain avec sa famille pour annoncer nos fiançailles.

Elle pencha la tête de côté et l'appuya au chambranle.

— Sa mère n'autorisera jamais un tel mariage.

— Alors pourquoi avez-vous accepté ? Les commères vont traîner son nom dans la boue. Pourquoi vous exposez-vous aux moqueries ?

Elle haussa les épaules.

— Il est adulte et a le droit de faire ses choix lui-même.

— Mais si sa mère...

— Taisez-vous ! lança-t-elle d'une voix sifflante.

Elle se retourna et, malgré l'obscurité, reconnut parfaitement ses traits sombres.

— Je désire ce mariage, avoua-t-elle. Je veux une maison, des enfants, la vie qu'il m'offre. C'est ce que je souhaite.

Elle leva le menton pour ajouter :

— Je ne connais pas l'avenir. Je ne suis pas sûre que sa famille parvienne à le briser. Il n'est pas aussi stupide que vous le croyez.

— Je n'ai jamais dit que je le trouvais stupide.

Il tendit la main lentement, mais elle se déroba. Elle savait qu'à son contact sa peau s'enflammerait. Et elle ne voulait pas s'embraser pour un homme qui n'était pas son fiancé.

— Il me fait rire, dit-elle d'une voix claire.

Elle se mordit aussitôt les lèvres, choquée d'en avoir révélé autant.

Il s'approcha tant qu'elle ne put se dérober, et se retrouva coincée contre la porte. Ses doigts virils lui effleurèrent la joue. Elle ferma les yeux, luttant contre la faiblesse qu'elle sentait l'envahir.

Il fit glisser son pouce sur sa lèvre inférieure.

— Je pourrais vous faire crier de plaisir, dit-il.

Elle repoussa sa main, étonnée elle-même par la violence de sa réaction.

— Je n'aime pas crier, répliqua-t-elle avec effronterie.

— En effet, vous êtes une femme très discrète. C'est pourquoi vous me plaisez tant. Je vous ferai peut-être chanter, dans ce cas, ajouta-t-il d'une voix de velours.

— J'ai cessé de chanter lorsque j'avais dix ans.

Elle lui tourna le dos, regrettant de ne pouvoir le chasser en même temps de ses pensées.

Il avait surgi dans sa vie comme la plupart des hommes, un soir qu'il visitait le foyer. Un noble s'offrant une escapade dans les bas-fonds. Il était propre, avait un esprit percutant, et était entouré d'une aura sombre et mystérieuse. Contrairement aux autres, il ne buvait pas, ne devenait jamais grossier, et n'avait pas les mains baladeuses. Un soir, environ un mois auparavant, il avait même secouru Molly, aux prises avec un ivrogne.

Ce geste avait attiré sur lui l'attention de Sher. Avant qu'elle ou Seth ait eu conscience du problème, le vicomte de Blackstone avait chassé le souillard. Un peu plus tard, Molly, complètement sous le charme, avait rapporté toute l'histoire à Sher.

Le soir suivant, celle-ci lui avait offert un verre de leur meilleur vin pour le remercier. C'était ainsi qu'ils s'étaient mis à discuter. À peine une semaine plus tard, il l'avait suivie dans le corridor qui séparait la scène du foyer. Ses caresses ardentes avaient déclenché chez elle une réaction passionnée. Ses mots chuchotés, son

haleine mentholée, avaient achevé de la séduire. Elle s'était laissé embrasser. Cinq jours plus tard, elle lui en avait accordé un peu plus encore...

Il était maître dans l'art de la séduction et elle s'était abandonnée. Cela s'était produit quelques semaines plus tôt. Cinq fois, il était venu frapper à sa porte pendant la nuit. Elle l'avait renvoyé quatre fois. Bien qu'elle se soit presque donnée à lui dans le corridor, elle ne le voulait pas dans son lit. Mais la bataille était perdue d'avance. Ils savaient tous deux que l'issue était imminente.

Si la soirée avait été comme les autres, si Kit ne l'avait pas persuadée d'accepter sa demande, elle aurait probablement ouvert sa porte, cette nuit-là. Elle lui aurait laissé l'accès à son lit et à son corps. Elle se serait enivrée de plaisir, et le lendemain...

Sher ne savait pas ce qu'elle aurait ressenti le lendemain. C'était pour cette raison qu'elle avait gardé sa porte close, les premières fois. À présent, la question ne se posait plus.

— Je suis fiancée, déclara-t-elle avant qu'il ait pu poursuivre ses caresses. Ne croyez pas que je pourrais trahir Kit si facilement.

Il s'écarta, mais elle continua de sentir son souffle parfumé, sa présence virile. Ses jambes étaient flageolantes.

— Vous savez que les fiançailles ne tiendront pas. Et vous êtes triste.

— Ce qui me rend triste, c'est de savoir que nos fiançailles seront sans doute rompues.

Cependant, elle n'en était pas persuadée. Kit pouvait tenir tête à sa mère. La journée pouvait ne pas se dérouler aussi mal qu'elle le craignait. Dans ce cas, elle continuerait de s'accrocher à son rêve.

— Non, protesta Blackstone, interrompant le fil de ses pensées. Il y a quelque chose de plus profond. Je le

savais déjà, avant que cet écerelé de Kit ne fasse sa demande.

Sher se raidit et trouva la force de le repousser d'une main.

— Kit n'est pas un écerelé ! Vous sous-estimez votre cousin.

— En tout cas, ce garçon a très bon goût, concéda-t-il avec un haussement d'épaules.

— La flatterie n'est pas votre fort, répliqua-t-elle en grimaçant.

— Vous n'y êtes simplement pas très sensible, lady Sher.

— Pourquoi n'êtes-vous pas mon ami ? demanda-t-elle, sans parvenir à soutenir son regard. Vous savez quel genre de vie mène une femme comme moi. Le soir on me courtise, mais dans la journée je suis méprisée. La plus pauvre des femmes mariées est respectée, et ses enfants aussi. Un ami serait le bienvenu, poursuivit-elle en levant les yeux vers lui.

Il ne parla pas tout de suite. Ses yeux exprimaient une grande tristesse.

— Je veux être votre amant, Sher. Vous ne pouvez pas savoir à quel point votre image me hante.

— Et moi, je veux être respectable, lord Blackstone.

— Kit n'est pas la solution à votre problème. Mais moi, oui. Je pourrais essayer.

Elle aurait aimé le croire. Tout autant qu'elle aurait aimé sentir ses mains sur son corps, sa force virile en elle. Mais cela ne l'aurait menée nulle part. Aussi se tourna-t-elle vers la porte, faisant jouer la clé dans la serrure d'un geste sec du poignet.

— Je suis trop fatiguée pour soutenir une conversation, monsieur. Je vous accorde la victoire. Vous êtes trop brillant, trop fin, trop viril pour qu'une femme puisse vous tenir tête. Je suis folle de désir. Mais par malchance, je suis fiancée à votre cousin.



10248

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
Le 20 février 2013

Dépôt légal : février 2013
EAN 9782290067659
L21EPSN000986N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion